



Compte rendu de : Nicholas D. Smith , Socrates on self-improvement : knowledge, virtue, and happiness , Cambridge, Cambridge University Press, 2021, XIX-182 p.

Anthony Bonnemaïson

► To cite this version:

Anthony Bonnemaïson. Compte rendu de : Nicholas D. Smith , Socrates on self-improvement : knowledge, virtue, and happiness , Cambridge, Cambridge University Press, 2021, XIX-182 p.. *Revue de Métaphysique et de Morale*, 2022, N° 116 (4), pp.591-593. <10.3917/rmm.224.0591>. <hal-04661536>

HAL Id: hal-04661536

<https://hal.science/hal-04661536v1>

Submitted on 27 Nov 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons CC BY 4.0 - Attribution - International License

Nicholas D. SMITH, *Socrates on Self-Improvement: Knowledge, Virtue, and Happiness*, Cambridge, Cambridge University Press, 2021, xix-182 p., DOI : 10.1017/9781009025959 ; ISBN HB : 978-1-316-51553-2 ; ISBN online : 9781009025959.

Qu'implique l'analogie récurrente entre la vertu et les arts ou techniques (« craft analogy ») dans les dialogues socratiques de Platon ? Telle est la question à laquelle entend répondre N. Smith dans cet ouvrage, qui reprend pour partie certaines études déjà publiées. La thèse générale de l'ouvrage est que ce modèle techniciste permet de mieux comprendre la conception socratique du savoir et de la vertu, et de résoudre certaines difficultés exégétiques traditionnelles sur la pensée socratique (distinguée de celle de Platon, puisque l'A. adopte une approche développementaliste des dialogues).

La principale difficulté est présentée dans le premier chapitre sous la forme d'un trilemme : si Socrate est un modèle de vertu, que la vertu est une forme de savoir, mais que Socrate nie être savant, alors il semble y avoir une contradiction insurmontable dans la position socratique. Celle-ci peut cependant conserver sa cohérence et sa pertinence, à condition de s'écarter d'un modèle épistémologique centré sur le seul savoir factuel et conçu en termes de tout ou rien (soit l'on possède un savoir donné, soit l'on ne le possède pas). C'est précisément ce que permet l'analogie avec les arts : la maîtrise d'un art est affaire de degrés, et consiste moins en une connaissance factuelle ou propositionnelle qu'en l'acquisition progressive de certaines compétences, en une capacité à appliquer un certain savoir (ce point est repris et développé au chapitre 4). De façon analogue, l'acquisition de la vertu est affaire de degrés, d'une amélioration progressive de l'individu. Socrate peut donc sans contradiction faire office de modèle humain de la vertu, bien qu'il ne possède pas une vertu achevée, faute de posséder un savoir divin. On comprend dès lors mieux son affirmation dans le *Gorgias*, étudiée au chapitre 2, selon laquelle il est le seul parmi ses contemporains à s'occuper de la technique politique : contre ceux qui y voient seulement une tentative de Socrate vouée à l'échec du fait de son ignorance assumée, l'A. défend que Socrate est réellement engagé dans cette voie, qui consiste au fond à devenir aussi savant que possible, et qu'il peut être crédité d'un certain nombre de réussites, aussi bien par ses actes que par sa pratique de la réfutation.

Le reste de l'ouvrage propose une reconstitution plus large et plus détaillée de l'articulation entre l'éthique et l'épistémologie socratiques. Le chapitre 3 revient sur l'intellectualisme motivationnel qui sous-tend l'association entre savoir et vertu, autrement dit sur les fondements de la psychologie morale socratique. Socrate considère que tout choix est fondé sur ce qui semble meilleur à l'agent, c'est-à-dire sur un certain état cognitif de croyance, et en cela il est intellectualiste, à la différence de Platon dans ses dialogues ultérieurs, qui adopterait une approche non intellectualiste. Mais il ne faudrait pas voir là une exclusion des facteurs non rationnels dans l'explication du comportement humain, car selon l'A. Socrate admet dès les premiers dialogues un lien étroit entre cognition et conation. Pour cette raison, l'amélioration de l'âme passe également par des moyens non rationnels, comme les châtiments ou la honte produite par l'*elenchos*, et pas seulement par la discussion philosophique strictement rationnelle. Ces considérations sont prolongées dans le chapitre suivant, qui traite de l'ignorance selon Socrate et des différents moyens d'y remédier. Là encore, l'A. insiste sur la pluralité et le caractère progressif de ces solutions : toutes les formes d'ignorance ne sont pas équivalentes, et il est possible de progresser sur la voie de la vie bonne au moyen de la réfutation et de choix raisonnés (toujours provisoires et révisables) fondés sur les meilleures raisons possibles en chaque circonstance.

Le caractère perfectible et progressif du savoir propre à la vertu conduit l'A., au chapitre 5, à refuser la thèse selon laquelle la vertu constitue une condition suffisante du bonheur, car cela impliquerait de rendre l'individu vertueux entièrement invulnérable face aux vicissitudes de l'existence. L'A. y substitue la thèse d'une relation forte (nomologique) entre

les deux, qui laisse ouverte la possibilité qu'un individu avec la sagesse humaine la plus achevée (Socrate) demeure malgré tout vulnérable, y compris sur le plan moral. Si la vertu est cependant une condition nécessaire du bonheur, reste la difficulté initiale du non-savoir de Socrate, qui semble priver tout homme du bonheur (chapitre 6). Cette difficulté avait conduit l'A., dans ses travaux précédents, à nier tout lien de nécessité entre vertu et bonheur, mais une telle conséquence n'est plus nécessaire : même si la maîtrise la plus achevée du savoir et de la vertu est peut-être hors de portée, il existe différents degrés de vertus et donc divers degrés possibles de bonheur, en fonction du niveau de savoir atteint.

L'A. prolonge ainsi ses nombreux travaux sur la philosophie socratique, en explorant de façon plus systématique qu'il ne l'avait fait jusqu'ici les conséquences du paradigme technique du savoir et de la vertu. Le lecteur aimerait cependant savoir si ce paradigme est sous-tendu par une analogie ou par une véritable identité : l'A. ne tranche pas, mais les conséquences philosophiques ne sont pas les mêmes. Il faut souligner en outre que les seules études mentionnées sont en langue anglaise, malgré le grand nombre de travaux existants sur des sujets proches dans d'autres aires géographiques, ce qui s'explique par le fait que l'A. s'attelle à résoudre des difficultés qui se sont surtout posées pour les commentateurs s'inscrivant dans la tradition analytique anglo-saxonne. Dans cette perspective, cette nouvelle contribution n'en offre pas moins un contrepoint stimulant aux interprétations excessivement intellectualistes ou pessimistes de la pensée socratique, et plus largement platonicienne.

Anthony Bonnemaïson